

DAVID, Charles-Philippe. *La consolidation de la paix. L'intervention internationale et le concept des Casques blancs.* Montréal, Harmattan, Collection Raoul-Dandurand, 1997, 156p.

Nemer Ramadan

L'économie du XXI<sup>e</sup> siècle de François Perroux à la mondialisation  
Volume 29, numéro 2, 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/703901ar>  
DOI : <https://doi.org/10.7202/703901ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)  
1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ramadan, N. (1998). Compte rendu de [DAVID, Charles-Philippe. *La consolidation de la paix. L'intervention internationale et le concept des Casques blancs.* Montréal, Harmattan, Collection Raoul-Dandurand, 1997, 156p.] *Études internationales*, 29(2), 513–516. <https://doi.org/10.7202/703901ar>

les rangs Mencheviks. Le débat opposera aussi les Mencheviks à d'autres leaders socialistes comme les Allemands Kausty et Otto Bauer.

La période de 1933 à 1965, qualifiée par l'auteur d'années difficiles, est marquée par le départ de la Délégation de Berlin pour Paris suite à l'arrivée d'Hitler au pouvoir en 1933, et le départ de Paris pour New York après l'occupation de Paris par les Nazis en 1940. Aux difficultés d'insertion dans leur nouveau milieu, s'ajoutaient des divergences personnelles et idéologiques de plus en plus graves qui divisaient les membres de la Délégation. En même temps, les liens étroits que les Mencheviks avaient conservés avec la Russie se distendaient en partie à cause des obstacles posés par Staline mais aussi à cause de la haine et du mépris qui s'étaient installés en URSS à l'égard des Mencheviks. La dernière partie de l'ouvrage rapporte les difficultés de la Délégation à New York où elle put continuer la publication de son journal grâce aux fonds qu'elle recevait, mais où son univers se rétrécissait par des décès et par les dissensions qui finirent par entraîner sa dissolution en 1951.

En conclusion, Liebich explique que l'analyse de la société en termes de force sociale que fut celle des Mencheviks peut nous aider à comprendre la Russie actuelle. Le lien entre libéralisation économique et démocratie politique qui les a tant préoccupés pendant la NEP est toujours d'actualité. Leur tentative de trouver un espace « à gauche de la droite et à droite de la gauche » dans le mouvement révolutionnaire et leur conviction qu'il existait des solutions entre ces extrêmes les ont empêchés d'opter

pour la réaction, contrairement à bien des leaders de gauche déçus par les événements. En exil, ils ont continué à travailler pour la cause à laquelle ils croyaient. L'expérience menchevik est celle d'un groupe de personnes qui, à travers déboires et désillusions, ont essayé de rester fidèles à leurs idéaux.

Tout au long de cette intéressante étude, Liebich suit les personnalités qui composaient la Délégation étrangère, s'intéressant à l'évolution de leur pensée, analysant leurs divergences et leurs tentatives pour comprendre et interpréter les événements qui se déroulaient dans leur pays d'origine. En un sens, c'est une étude des personnalités mencheviks autant qu'une étude du parti. La sympathie qu'éprouve l'auteur pour le groupe ne l'a pas empêché d'écrire un ouvrage critique qui fait ressortir au besoin les erreurs d'interprétation et les faiblesses de leurs argumentations.

Gérard BEAULIEU

*Département d'histoire  
Université de Moncton, Canada*

## ORGANISATIONS INTERNATIONALES

### **La consolidation de la paix. L'intervention internationale et le concept des Casques blancs.**

*DAVID, Charles-Philippe. Montréal,  
Harmattan, Collection  
Raoul-Dandurand, 1997, 156 p.*

La fin de la confrontation entre le capitalisme et le communisme occidentaux (guerre froide), symbolisée par l'implosion de l'URSS, a, selon les collaborateurs à cet ouvrage, inauguré une ère plus instable dans les relations internationales : aux conflits

étatiques du passé, on se trouve devant des conflits plus complexes qui s'internalisent (p. 18)! La situation malheureuse des Kurdes de l'Irak, la purification ethnique en Bosnie et le génocide au Rwanda ont, selon eux, rendu caducs les moyens conventionnels du maintien de la paix (*peacekeeping*). De son côté, l'industrie de la paix (voir p. 148), armée du slogan « devoir d'ingérence » lancé en 1987 par Bernard Kouchner, connaît une croissance phénoménale, son budget annuel s'élevant à 8 milliards \$ (p. 54).

Plus spécifiquement, la guerre contre l'Irak (et non du Golfe) a, semble-t-il, ouvert la voie à des formes d'intervention différentes des pratiques anciennes reliées au *peacekeeping* à travers les Casques bleus onusiens. Mais comment réagir à l'éclatement du cadre géopolitique traditionnel (p. 20)... et aux déplacements massifs de civils dans une période de restrictions budgétaires (p. 49), que ce soit en Occident ou à l'ONU? Faut-il inventer une nouvelle forme d'intervention internationale? Et c'est quoi les « Casques blancs »?

Ces questionnements ont guidé les travaux du colloque tenu à Montréal sous les auspices de la Chaire Raoul-Dandurand, les 19 et 20 juin 1996, et regroupant des universitaires, des représentants des ONG canadiens et des militaires. « La consolidation de la paix », qui comprend sept chapitres d'une longueur très inégale, examine le concept des Casques blancs qui a été proposé par le gouvernement argentin en novembre 1993, et adopté par l'Assemblée générale de l'ONU en décembre 1995 (p. 14).

Une question majeure a constitué la trame des discussions, et à la-

quelle tous les conférenciers ont, hormis certaines « réactions vigoureuses » des ONG (p. 44) et l'opposition des militaires (p. 45), répondu par l'affirmative: « A-t-on besoin d'une nouvelle forme d'intervention internationale? ».

Après avoir exposé ses dimensions conceptuelle et opérationnelle, David (ch. i-ii) remarque que deux facteurs compliquent l'intervention internationale: la composition des équipes d'intervention (civiles et/ou militaires) et la coordination des opérations menées par ces équipes (p. 30). Une des solutions privilégiées pour surmonter les obstacles d'ordre technique, humain et financier auxquels se heurte ce type d'opérations, serait « l'initiative des Casques blancs [qui] vise la constitution d'une réserve de volontaires civils professionnels pouvant être recrutés pour des opérations humanitaires, là où leurs compétences seraient requises » (p. 36). À l'inverse des missions remplies par les Casques bleus, les Casques blancs joueront un rôle de *peacebuilding*, c'est-à-dire la réhabilitation des zones dévastées par la guerre... et la prévention des conflits (p. 57). Cette idée est contredite par Thérèse Pilon (ch. vi) qui maintient que « le concept des Casques blancs n'est pas de l'ordre de la prévention, principal lieu des insuffisances de la communauté internationale » (p. 141). Toutefois, pour apaiser les réticences des ONG devant l'entrée en scène d'un nouvel acteur, et celles de l'ONU qui craint que l'aide humanitaire ne se transforme en néo-colonialisme (p. 21), les conférenciers proposent que le volontariat soit à la base des Casques blancs (p. 42), que leur financement se fasse d'une façon volontaire et que

la réduction des coûts de leurs opérations s'effectue en y associant le secteur privé (p. 43)!

Pour Hortensia Gutierrez Posse (ch.iii), l'échec de certaines opérations parrainées par l'ONU ne doit pas occulter le fait que cette organisation reste le forum le plus convenable à l'aide humanitaire (p. 86); une aide qui gagne à demeurer « neutre, apolitique et impartiale » (p. 85). Les Casques blancs, dont les initiatives seraient conduites par des agents civils, publics ou privés (p. 72), pourraient servir la cause de la paix en augmentant l'efficacité de l'ONU par le biais d'une meilleure coordination stratégique et opérationnelle entre les militaires et les civils lors d'une intervention humanitaire à caractère international.

Cette coordination, que les Casques blancs renforceraient, doit, selon Findley (ch.iv), passer inéluctablement par la clarification des mandats et des missions de l'ONU en consultation avec les militaires et les ONG (p. 126). Les solutions que prône Findley au *clash* de cultures (pp. 106-109) et au *clash* d'activités (p. 100) entre civils et militaires et au manque de ressources de l'ONU, s'inscrivent dans une stratégie à long terme en continuité avec les réformes en cours à New York. Cet avis est partagé par T. Pilon, car l'ONU est mieux disposée à composer avec les contraintes de nature hautement « politique » (p. 130) qu'elle rencontre en situation de guerre civile. Quoi qu'il en soit, toutes les organisations impliquées dans le domaine de l'aide internationale ne peuvent, selon elle, et ce, pour des raisons diplomatiques et stratégiques, faire fi de l'inter-étatique et de l'étatique (p. 144).

Or pour s'adapter aux réalités actuelles et augmenter son efficacité, l'ONU s'est dotée depuis 1992, date de la création du département des Affaires humanitaires, de divers instruments pour faciliter la coordination de l'aide humanitaire avec les organismes non onusiens en cas de déploiement sur le terrain (ch.v). Comme le note bien F.T. Liu, cette coordination demeure handicapée par deux problèmes chroniques financier et logistique (p. 135).

Devant la multiplication des crises dans un monde marqué par « l'interdépendance et la globalisation » (ch.vii) et devant l'inexistence d'un « consensus quant à la pertinence de créer des Casques blancs canadiens » (p. 145), quelles devraient être les « options de politique étrangère pour le Canada »? David incite Ottawa, qui a manifesté son intention de créer des telles unités, à « réfléchir » au concept des Casques blancs au lieu de s'abstenir ou de suivre d'autres pays. Dans ce cas, le gouvernement canadien parviendra à mieux « déterminer le rôle et les conditions exactes, financières et organisationnelles, qui [les] encadreront » (p. 148).

En guise de conclusion, on ne peut que constater que les travaux du colloque soulèvent beaucoup plus de questions qu'ils ne donnent de réponses. Nous manquons de place ici pour débattre les affirmations très discutables (et les distorsions, p. 73, note 4) de certains participants à ce colloque à propos du système mondial... et du droit international. Mais il faut dire que le colloque aurait grandement bénéficié des témoignages de Canadiens d'origine kurde, rwandaise, arabe...

En outre, il faut noter que le concept des Casques blancs n'est pas aussi novateur que le laissent entendre ses promoteurs. Les Américains ont, dès les années 1960, formé les *Peace Corps* (ou « police conviviale », une expression que préfère le professeur F. Griffiths, p. 33) qui sont actifs en Jordanie et à Gaza, entre autres. Parlant de Gaza, on est en droit de se demander quel « développement urbain » (p. 38) des Casques blancs font dans cette zone (180 km<sup>2</sup>) qui connaît la plus forte concentration humaine au monde, et qui est parsemée de colonies sionistes. Et l'auteur du ch. II ne trouve pas qu'il est ironique qu'Israël, qui bafoue quotidiennement les droits les plus élémentaires du peuple palestinien, et qui se moque sans impunité de la « légalité internationale » (ONU), désire participer aux Casques blancs (p. 63). Cette « paix par le développement » (p. 70), une notion empruntée aux bailleurs de fonds privés dont la Banque mondiale, ne règlera quoi que ce soit en Bosnie ou à Gaza si les aspirations légitimes des peuples qui y résident ne sont pas respectées. En définitive, nous posons la question suivante : dans un ordre mondial qualifié par N. Chomsky de « piraterie internationale codifiée », l'invention d'une nouvelle forme d'ingérence (ou d'intervention) va-t-elle vraiment conduire à un monde, non seulement plus stable, mais plus équitable ? Il est permis d'en douter malgré la bonne volonté de certains (p. 57).

Nemer RAMADAN

Chercheur et candidat au doctorat  
Université du Québec à Montréal

### Champions of Charity: War and the Rise of the Red Cross.

HUTCHISON, John F. Boulder, Westview Press, 1996, 448 p.

Monsieur Hutchison est historien et professeur d'histoire à l'Université Simon Fraser. Il a consacré près de dix ans à élaborer cet ouvrage dont il avait déjà publié certains chapitres dans diverses revues. L'auteur s'est livré à un véritable travail d'archiviste pour combler un vide sur l'historique du début du mouvement de la Croix-Rouge entre 1860 et 1920 avec, il faut bien le souligner, le concours plus ou moins empressé du Comité international de la Croix-Rouge. Il ne s'agit pas d'une histoire « autorisée » du mouvement mais plutôt de l'exploration de la relation entre la charité organisée, la guerre et l'État en vue de renseigner sur les transformations du mouvement.

L'ouvrage, assez imposant, comporte trois parties dont le plan des chapitres qui les composent apparaît au début. Deux tableaux compilant des illustrations, photos, ou affiches, qui attestent d'une certaine imagerie romanesque du mouvement, sont inclus au début du texte. Les notes de référence se retrouvent quant à elles à la fin. Elles sont suivies par une bibliographie et par un index des plus utiles.

La première partie de l'ouvrage (100 p.) retrace les premiers pas de la Croix-Rouge dans les années 1860 et sa mission civilisatrice originale. Sous l'impulsion d'Henri Dunant, l'idée était venue de porter secours aux soldats blessés sur les champs de bataille grâce à des sociétés d'aide bénévole. Sa rencontre fortuite avec Gustave